

—Ce n'est pas une noce, c'est un pugilat. Passons, passons encore.

Allons en Abyssinie.

Quand les deux époux sont d'accord et recueillis, ils se placent devant la porte de leur propre maison; ou bien se présentent à celle de l'Eglise; on les fait asseoir dehors.

Trois prêtres tournent autour d'eux en chantant *Alleluia*, et coupent à chacun une boucle de cheveux, qu'ils trempent dans du vin, dans lequel ils ont fait fondre du sucre. Tout en récitant des prières, ils placent la boucle de cheveux de l'époux sur la tête de l'épousée, à la place où celle de l'épouse a été coupée; ils mettent en même temps de la même manière et à la même place, la boucle de cheveux de l'épouse sur la tête de l'époux; ils accompagnent cette cérémonie d'aspersions d'eau bénite, et le mariage est terminé.

—Voyons, exclama la dame, si nous ne trouvons pas mieux plus loin..... ces cheveux mouillés ne me montent pas la tête.

Chez les Cafres, on achète une fille pour dix bœufs prix fixe. Au Congo on a le droit de revendre la femme qu'on a épousée.

Dans le royaume de Fula, en Afrique, quand les deux familles sont d'accord, les deux pères et le jeune homme se rendent chez un prêtre des fétiches... et la fille en question est mariée sans le savoir.

—Décidément, fit ma compagne, ce sans gêne ne saurait me convenir.

Il y a encore les mariages qui se font en se cognant le nez, comme chez les Ilotes; ou en tournant trente-cinq fois par minute dans le même rond, comme chez les Osages... Et il y a aussi les anthropophages qui exposent leurs femmes à être mangées, rôties et cuites à point, par leurs ennemis; et les épouses du Malabar forcées de se brûler plutôt que de rester veuves... Voilà, Madame, un répertoire de moyens complet; demandez, faites vous servir...

Ma belle consultante passa ses doigts d'ivoire dans l'ébène de ses cheveux.

—Tout cela n'est pas le Pérou! soupirait-elle.

—Au Pérou, lui dis-je, vous auriez un avantage, c'est que chaque invité à votre noce, vous apporterait un meuble en présent. Par exemple, comme veuve, vous n'auriez pas le *soulier de l'ainé*, vous n'auriez droit qu'au *soulier de roseau*.

Eh bien! fit-elle, je préfère encore cette cour respectueuse et assidue qui précède la demande, ces bans publiés à l'avance comme une garantie contre tout acte précipité; ce mariage à l'église, au milieu des magnificences du culte, ce bal joyeux où la société tout entière fait fête aux nouveaux unis; je préfère ces usages au marteau du forgeron de Greina Green et même à la cruche cassée des gitano espagnols.

Le Chronicle sur le Pont.

Je viens de lire dans le *Chronicle* d'hier des remarques contre les personnes qui vont s'asseoir sur les balustrades du Pont, Dorchester pont prend le frai et fumer leur pipe en même temps, qui m'ont fort surpris.

Comme je suis du nombre de ceux qui vont se promener sur ce pont, et que j'ai eu occasion d'observer la conduite des per-

sonnes auxquelles on fait allusion dans le *Chronicle*, j'ose vous demander une petite place dans une des colonnes de votre journal pour répondre à ces malicieuses remarques qui ne sont très certainement pas méritées.

Depuis que l'on a cessé de faire payer les piétons sur ce pont, je vais m'y promener sinon tous les soirs du moins quatre ou cinq fois par semaine, et je puis dire aujourd'hui que tous ceux qui ont pour habitude d'y aller pour se rafraîchir tout en fumant leur pipe, n'insultent personne.

Ceux que je rencontre là le plus souvent, sont les MM. G.... et B.... et leurs amis et ils ne sont pas d'un caractère à insulter les passants.

Si la personne qui a écrit dans le *Chronicle* contre ceux qui vont s'asseoir sur les balustrades du pont en question, a été obligée de quitter le trottoir pour prendre le chemin des chevaux, afin de continuer sa marche, c'est plutôt parce qu'elle aurait vu sur ce trottoir, à une bien petite distance peut-être, un créancier qui fumait sa pipe assis, que pour aucune autre raison.

Cela me rappelle la remarque ci-dessous que me fit un ami un jour en passant sur la rue St. Jean.

Ecoutez; Abraham, me dit-il, vois-tu le magasin d'un tel tailleur là bas?

Oui, lui dis-je.

Eh! bien, ce tailleur me doit, mon cher, pour tout un habillement; et si je passe devant chez lui, il va penser que c'est pour lui rappeler qu'il me doit, et je ne veux point cela; passons par une autre rue.

Il y a encore des farceurs dans ce pauvre monde, et des personnes qui voient des embarras où il y a des créanciers seulement qui fument leur pipe.

UN ABONNÉ.

MM. les Editeurs,

Les articles si pleins de sympathie que vous avez publiés dans votre journal, petit par le format, mais grand par les questions qu'il soulève, ont ému la classe des commis-marchands, et les encouragent dans leur organisation pour faire fermer les magasins de bonne heure.

Les marchands de nouveautés à la Haute-Ville, dont le commerce est si considérable, ont pris l'initiative: leurs commis ferment maintenant leurs magasins à 8 heures.

J'espère que nos confrères ne manqueraient pas de remercier publiquement leurs patrons de leur bienveillance à leur égard, et qu'en même temps, ils n'oublieraient pas la part que vous avez prise dans une question qui les intéresse si vivement.

Plusieurs Commis

Variétés.

Allons glaner dans l'étalage d'un épicier de la rue du Pont; mais ne touchons pas aux avelines, au sucre ni aux autres denrées coloniales. Ne prenons que ce qui fait rire; par exemple, ce qu'on lit sur une pancarte, aux lettres fortement colorées: BISCUITS ORDINAIRES ET DE GOÛT. Il y a douc des biscuits qui n'ont pas de goût? Ce sont les biscuits ordinaires, parbleu!

Cela nous rappelle ce qu'un journaliste

avait trouvé sur un écriteau d'un des boulevards de Paris:

VIN BLANC SEC DE MAÇON.

Que diable ça peut-il être, du vin de maçon? se demandait l'écrivain. Ça serait-il malsain pour les charpentiers?

Le poème intitulé "*La Grand Tronciade*" vient de paraître. On a pu voir, ces jours-ci, l'auteur M. Arthur Casgrain, les bras chargés des exemplaires de son œuvre, aller frapper à la porte de ses souscripteurs et en recevoir le prix, trente sous. Groperrin a fait le colportage de ces produits littéraires; et M. Casgrain marche sur ses brisées. Il est vrai qu'ils sont un peu frères en poésie; car il y a dans le poème de M. Casgrain le même débraillé et les mêmes trivialités; Que dis-je, il dépasse Groperrin ce poète des carrefours. Il y a un mots banni de tous les dictionnaires et qu'on trouve à la page 56 imprimé en toutes lettres: Oh! Boileau! c'est pour le coup que l'argot dans les vers de M. Casgrain, brave Phonnéteté;

AVENTURE DRAMATIQUE.—Depuis une quinzaine de jours environ, un négociant de New-York, M. Christopher Melly, était à la Nouvelle-Orléans pour les affaires de son commerce. Il était descendu à l'hôtel, et tous les soirs, en retirant chez lui, il entendait dans la chambre voisine de la sienne, habitée par un jeune homme et une jeune femme, Français tous deux, de violentes discussions. Un soir, ces discussions prirent une tournure grave; la jeune femme pleurait, suppliait; puis le jeune homme lui dit:

—Madame, vous avez manqué à la foi jurée: vous allez mourir!

Pitié! Godefroi! implora la jeune femme.

—Pas de pitié! répondit Godefroi: je vous permets d'adresser à Dieu une dernière prière.

A ce moment, M. Melly, qui comprend le français, et qui était aux écoutes, entendit armer un pistolet.

Hors de lui, et voulant éviter un crime, il sortit précipitamment et frappa à la porte voisine.

Ne recevant pas de réponse, il imprima une violente secousse à la porte qui céda.

M. Melly s'élança à la gorge de celui qu'il avait entendu appeler Godefroi. Le jeune homme, étonné de cette agression, protesta et demanda des explications. On s'expliqua. Godefroi et la femme infidèle n'étaient autres que deux acteurs bien connus à New-York, et dont l'un a été pendant deux ans le favori de notre public, répétant un drame de M. d'Ennery.

LE GLANEUR.

AVIS.

On exécute à l'établissement de l'*Electeur* toute espèce d'impressions de ville; cartes d'affaires, en-têtes de comptes, lettres funéraires, affiches, programmes, circulaires, etc.

Les commandes seront remplies sous le plus court délai, avec art et tout le soin possible.

A. GUÉRARD & C^{ie}.